



DAMIEN CASTERA

En Arménie, Noël à l'ombre de la guerre

Les villageois qui se pressent dans la petite église de Khatchik, village proche de l'enclave azérie du Nakhitchevan, fêtent le Noël arménien en redoutant de nouvelles attaques de l'Azerbaïdjan, qui poursuit son blocus de l'Artsakh. **PAGE 6**

En Arménie, le Noël de toutes les prières

Alors que le blocus de l'Artsakh se poursuit, Erevan redoute d'être amputé d'une nouvelle partie de son territoire.

Le conflit arméno-azerbaïdjanais de 2020 perdure à bas bruit



CÉDRIC GRAS

ENVOYÉ SPÉCIAL À KHATCHIK

CAUCASE La frontière de l'Azerbaïdjan n'est qu'à quelques centaines de mètres en contrebas, au bout des champs que surplombent les maisons. « *D'habitude, à Noël, ils sont couverts de neige* », note le maire, mais sur la terre nue on distingue clairement l'ultime sillon des labours. « *Cesser de les cultiver, ce serait céder du terrain* », explique-t-il en assurant que ses administrés font même pousser du raisin malgré les hivers rigoureux. Ils continuent à s'aventurer au milieu des postes de défense des soldats pour marquer de leur sueur la frontière. Ces derniers mois, l'armée azerbaïdjanaise n'hésite pourtant pas à faire feu à l'occasion. La voiture du maire a été prise pour cible et touchée par balle.

Le bourg de Khatchik est perché à 1 800 mètres d'altitude au-dessus du Nakhitchevan, cette enclave azérie contiguë à l'Iran et à la Turquie. En ce 5 janvier, veille de Noël, les villageois se pressent dans la petite église. Un édifice millénaire comme partout dans ces massifs à la chrétienté originelle. Si bien que l'Église arménienne célèbre la nativité le 6 janvier, tenant cette date pour l'authentique anniversaire de la naissance du Christ. Le 25 décem-

« Nous entretenons de bonnes relations avec d'autres pays musulmans, mais pour les Turco-Azéris, c'est une guerre de religion »

PÈRE HOVHANNES MATEVOSYAN

bre des catholiques résulterait d'une convergence avec les anciennes traditions païennes liées au solstice d'hiver. L'Église arménienne, elle, n'est ni de Rome ni même orthodoxe et dite apostolique, fidèle aux premiers rites.

À Erevan, la capitale, les nouvelles générations ont parfois la foi moins démonstrative. Sans compter que l'héritage soviétique a relégué Noël au second plan, derrière le Nouvel An. Mais à Khatchik comme partout, l'église reste un pilier « *au cœur de la communauté* », reprend le maire. Dans ce village aux premières loges, les militaires en font plus que jamais partie même s'ils viennent de tout le pays. Une trentaine de conscrits aux visages juvéniles dépassant de parkas kaki viennent se ranger au fond de l'église. Devant eux, les paysans râblés, les enfants aux tignasses ébène et les femmes parées de châles.

Le père Hovhannes Matevosyan, qui officie, n'est autre que l'aumônier militaire du district. Le jeune prêtre partage son temps entre les paroisses et les garnisons de son district. Coiffé d'une mitre, il semble ne jamais cesser de chanter tout le long d'une célébration multipliant les signes de croix. Le chœur du village, nourrissons dans les bras, lui répond sous les voûtes de pierre et dans le parfum des encens.

Puis le père Hovhannes cesse de réciter pour s'adresser à ses fidèles. Il appelle à prier pour la paix, pour la libération des soldats faits prisonniers par l'Azerbaïdjan ces deux dernières années ou pour leurs frères d'Artsakh soumis à un blocus depuis près d'un mois. 120 000 personnes, dont un quart d'enfants, subissent les pénuries de tout ordre orchestrées par Bakou en plein hiver. Le père Hovhannes connaît l'Artsakh, il était sur le front en 2020 « *avec ses soldats* » quand l'Azerbaïdjan a reconquis l'essentiel de ce territoire disputé. Malgré les atrocités, il émane de lui une surprenante douceur.

Le Noël arménien se conclut par un ballet de bougies. Chacun est

l'église. La température a chuté sous le zéro. Il revêt une veste kaki ornée du tricolore rouge-bleu-orange de l'Arménie. On voit toujours la robe qui lui couvre les jambes. « *Les Azéris visent les prêtres quand ils les reconnaissent. L'un de nous a été tué en septembre dernier par un sniper* », confie-t-il. Et quand on lui demande si l'Arménie, nation chrétienne, est menacée comme telle, il répond sans ambages : « *Nous entretenons de bonnes relations avec d'autres pays musulmans, mais pour les Turco-Azéris, c'est une guerre de religion* ». Il s'interrompt et emboîte le pas aux soldats – dont un yazidi – pour passer le réveillon avec ses ouailles sur le qui-vive. « *Chacun d'eux*

invité à allumer un cierge et à ramener le feu de Noël jusque dans son foyer. Les soldats se retournent tour à tour sur le seuil de l'église en se signant une dernière fois. L'obscurité tombe sur le village Khatchik. On ne distingue plus, au loin, que le cône du mont Ararat se découpant sur l'horizon orangé.

Cela fera un siècle cette année que la montagne presque sacrée des Arméniens se trouve en territoire turc. Un triste anniversaire pour une nation de nouveau victime de l'aversion de son puissant voisin, soutien de l'Azerbaïdjan. Les habitants de Khatchik se dispersent et les lueurs des bougies s'éparpillent dans la nuit.

Le père Hovhannes sort à son tour et referme la porte en bois de

sait qu'une attaque peut survenir à tout instant. »

C'est le premier Noël depuis les incursions des forces azerbaïdjanaises en territoire arménien de septembre 2022. Après l'Artsakh, Bakou n'hésite plus à remettre en question la cartographie héritée de l'URSS.

Les Arméniens s'attendent désormais à toute remise en question de leurs frontières. Même ici, du côté du Nakhitchevan où l'Azerbaïdjan a mené des exercices militaires conjoints avec la Turquie. À Khatchik, on espère que les positions hautes dissuaderont l'ennemi mais ailleurs ? L'espoir de Noël, c'est que l'Arménie ne se trouve pas amputée d'un nouveau pan de sa forteresse de montagnes. ■

Le 5 janvier, veille de Noël en Arménie, le père Hovhannes Matevosyan célèbre la messe à Khatchik, village perché à 1800 mètres d'altitude au-dessus du Nakhitchevan. Une trentaine de conscrits assistent à la cérémonie au fond de l'église.

DAMIEN CASTERA



À Bakou, le tabou des naufragés de la guerre

JULIAN COLLING  @julianclg
ENVOYÉ SPÉCIAL À BAKOU

DANS LES RUES de Bakou, les passants ne prêtent plus guère attention à leurs apparitions, devenues banales mais aussi plus sporadiques, deux ans après la victoire de novembre 2020 dans le Haut-Karabakh. Pourtant, ces hommes en treillis militaires, seuls ou en petits groupes, se réunissent encore parfois devant les ministères azéris ou leurs antennes locales. Pour ces vétérans de la seconde guerre du Haut-Karabakh, parfois estropiés lors des combats, c'est l'unique façon de tenter de se faire entendre.

« Ils enfilent leur uniforme pour tenter de générer le respect des fonctionnaires à qui ils vont s'adresser,

mais ça ne fonctionne pas forcément », explique Sanubar Heydarova, une travailleuse sociale de Bakou qui connaît bien le sujet et qui a passé six mois dans la région du Karabakh autour du second conflit. Seuls les médias indépendants azéris chroniquent leurs difficultés. Comme celles du jeune Revan Abbasov par exemple, blessé lui aussi au front.

Vague des suicides

Dans une vidéo du média en ligne Meydan TV, on le voit se plaindre à la caméra, devant le ministère de la Protection sociale. Sans emploi après la guerre, il est venu demander en personne une compensation qui n'arrive pas et faire reconnaître son invalidité. Il se plaint de la négligence et de l'indifférence de l'État face aux vétérans. « Ils ne nous regardent même pas ! », se lamente-t-il, avant de se résigner, la tête entre les mains.

Son cas illustre un phénomène encore tabou, qui se discute à voix basse en Azerbaïdjan : le peu de cas fait à ceux qui ont payé le prix fort pour la victoire azérie, portée en étendard depuis deux ans par le régime autoritaire du président Ilham Aliyev.

« Il y a un dicton terrible qui circule, disant que les soldats invalides auraient mieux fait de mourir au front que de revenir blessés ! », révèle Heydarova. « Le manque de prise en charge médicale et d'accès aux soins, tout comme le manque de lieux accessibles pour les vétérans ou l'absence de réinsertion dans l'emploi, sont de vrais problèmes. » Aussi, en Azerbaïdjan comme ailleurs, les sol-

datés viennent souvent des régions pauvres.

La « reprise » d'une large part du Karabakh à l'Arménie, et notamment de la cruciale ville de Choucha (Chouchi en arménien), a été perçue comme une éclatante victoire dans le pays, saluée par une grande majorité d'Azéris. La ferveur patriotique a connu son paroxysme en Azerbaïdjan. Le leader Aliyev, devenu un héros et un chef de guerre victorieux, en a profité pour asseoir encore sa mainmise sur l'État azéri et développer un certain culte. Dans Bakou, de grands posters de lui en treillis ne sont pas rares. Par contre, quasi aucune photo des soldats qui ont réellement combattu.

Dans ce contexte unanime, « ce ne serait pas très correct, pas joli de parler des aspects plus sombres, du revers de la médaille de notre grande victoire, vous comprenez ? », ajoute laconiquement la travailleuse sociale basée à Bakou. Nissa Hajiyeva, chercheuse sur les questions de genre basée à Prague mais régulièrement en visite au pays, a récemment mené une enquête de terrain sur les conséquences psychologiques au sein des familles touchées par la guerre. « Là encore, l'assistance psychologique pour ces vétérans revenus traumatisés du front est très insuffisante - et elle n'est tout simplement pas offerte à leurs familles », décrit-elle. Hajiyeva, si elle reconnaît la mise en place de centres d'accueil gratuits, dénonce leur mauvaise organisation et le peu de qualifications des psychologues engagés à la hâte.

« En plus d'obstacles bureaucratiques, il faut aussi avouer que les gens

font passer leurs soucis économiques avant leur santé mentale. Et puis il faut parler de ce tabou très présent : les vétérans ou familles endeuillées ont peur de trahir l'image héroïque de leurs frères, pères, cousins s'ils vont voir quelqu'un. Il ne faudrait pas ternir l'image de la victoire en se plaignant, il faut rester des hommes forts. » Or une vague de suicides de militaires (près de 40) a traversé l'Azerbaïdjan depuis novembre 2020. De nombreux témoignages d'activistes ou rapports de presse font état d'une montée des violences intrafamiliales depuis la fin de la guerre. Même les familles de « martyrs » (soldats) morts au front reçoivent peu de considération.

« 40 euros par mois »

« Il y a certes une aide financière prévue, mais elle n'arrive pas toujours car le système est très corrompu, et elle est assez risible », déplore une journaliste azérie qui a perdu un neveu au Karabakh. « Les familles touchent environ 40 euros par mois et par personne, embraye Sanubar Heydarova. Or, quand le chef de famille ou le fils qui amenait de l'argent sur la table a péri... ce n'est rien du tout. »

Certains militants espèrent que ces problématiques feront enfin réaliser à la population la nature ultra-inégalitaire du régime azéri. Mais sans grand espoir. « Les conditions de vie offertes aux déplacés et réfugiés de la première guerre (1988-1993, NDLR) étaient déjà très mauvaises... Dans l'ambiance actuelle, difficile de voir du changement », conclut Nissa Hajiyeva. ■

« Ils veulent nous briser » : en Arménie, avec les naufragés de l'hôtel Goris

REPORTAGE. Bloqués dans la dernière ville arménienne avant l'Azerbaïdjan, ils attendent de rentrer chez eux tandis que, dans l'enclave du Haut-Karabakh, 120 000 personnes manquent de tout.

Par [Marine de Tilly](#), envoyée spéciale en Arménie



À l'hôtel Goris (Arménie), le 6 janvier 2023. Une jeune habitante de Stepanakert, dans le Haut-Karabakh, console son amie. Elles sont, comme une centaine d'autres personnes, bloquées ici alors que le corridor de Latchine reste fermé. © Tom Videlo

Publié le 07/01/2023 à 08h00

Temps de lecture : 7 min

« Nous serons bientôt ensemble mon amour. » « D'accord, des cigarettes, on te rapporte des cigarettes, tiens bon, à demain. » « Sois gentil avec ta sœur. » À leurs enfants restés au Haut-Karabakh, à leurs fils soldats qui tremblent de froid sur les postes avancés, à leurs maris, leurs amis, leurs amants peut-être ; les femmes de l'hôtel Goris chuchotent des mots doux au téléphone.

« Sois patient, ça va rouvrir, bientôt..., tout le monde le dit. » Sauf que ce n'est pas vrai. Ici, dans le grand hôtel soviétoïde de la dernière ville arménienne avant la frontière azerbaïdjanaise, comme à Erevan ou ailleurs, personne ne sait rien. À part que rien ne bouge.



L'hôtel Goris ([Arménie](#)), le 6 janvier 2023. L'établissement a été transformé en camp de réfugiés depuis le blocus du 12 décembre 2022. © Marine de Tilly

Le 12 décembre dernier, en violation directe de l'accord trilatéral du 9 novembre 2020 – Point 6 : « L'[Azerbaïdjan](#) garantit la sécurité des mouvements des citoyens, des véhicules et des marchandises [à travers le corridor de Latchine](#), qui reste sous le contrôle de la force de maintien de la paix russe » –, et sous un camouflet environnemental ridicule – des « manifestants écologistes azerbaïdjanais » bloqueraient la route : triple oxymore –, Bakou interdit tout accès au corridor, seul trait d'union praticable entre ce qu'il reste du Haut-Karabakh (30 % de ce qu'il était avant la guerre de 2020) et l'Arménie.

Des civils harcelés, ciblés, tués

Depuis, [plus de passage – d'habitants, de marchandise, d'essence, de médicaments](#) –, plus de son, plus d'image. Le Haut-Karabakh est coupé du monde des vivants. « L'Artsakh [Haut-Karabakh en arménien, NDLR] est dans le noir », dit [Kim Kardashian](#) dans sa story du 4 janvier – puisse la star de la télé-réalité être entendue... par ses 200 millions d'abonnés, et quelques autres.

Depuis le « 9 novembre de la honte » disent ceux d'ici – où Arménie, [Russie](#) et Azerbaïdjan ont signé un cessez-le-feu en carton cent fois brisé depuis –, le canevas de la situation est le même. D'un côté, la pression, létale, exercée par la toute-puissante alliance turco-azérie sur les Arméniens. De l'autre, [l'apathie bégayante de Moscou](#) et [le silence contrit de l'Occident](#).

Et au milieu, comme toujours, des civils arméniens harcelés, ciblés, tués, balancés d'une frontière à l'autre, et qui payent le prix fort. Sauf que la petite musique de la défaite arménienne de 2020 tourne au requiem. Après les glissements de frontières obtenus à l'usure – à Chournoukh ou Vorotan dès les premières semaines après la guerre – ou au tir de mortier – à Jermuk ou Sotk en septembre dernier – ; après les villages « donnés » en août 2022 (Latchine, Zabukh et Sus) et les déclarations insensées sur l'appartenance

« historique » de « l'Azerbaïdjan occidental » – comprenez, l'Arménie – à Bakou, la nouvelle méthode de la nouvelle année, c'est le blocus.

« Crise humanitaire »

Selon le dictionnaire pratique du droit humanitaire, « le blocus est un acte de guerre réglementé par le droit international ». Depuis la fermeture du corridor le 12 décembre, deux morts, déjà, selon le [ministère de la Santé](#) du Haut-Karabakh. Des dizaines de malades en phase critique qui attendent que les véhicules de la Croix-Rouge – les seuls habilités à passer, au compte-goutte, avec les camions russes – viennent les chercher pour les emmener dans des hôpitaux en Arménie.

Et 120 000 habitants, dont 30 000 enfants, pris en otages. « La crise humanitaire du Haut-Karabakh s'aggrave chaque jour, déclarait le 1^{er} janvier le ministère arménien des Affaires étrangères. La pénurie de biens essentiels, de nourriture et de médicaments devient de plus en plus aiguë. »

À l'hôtel Goris, transformé depuis un mois en camps de réfugiés, ils sont donc une centaine à attendre de rentrer chez eux. Un millier d'autres squattent les centres d'hébergement d'urgence, les écoles et les pensions de la ville. Le 12, le 11, peut-être le 9 décembre, ils avaient quitté leur maison de Stepanakert, de Martouni ou de n'importe quel village de l'enclave pour une séance de chimio à Goris, comme Karina ; un rendez-vous professionnel à Erevan, comme Vasken ; une livraison à récupérer à Kapan, comme Ohan ; ou même pour une compétition de kung-fu à l'étranger, comme Arthur – qui a d'ailleurs décroché la médaille de bronze. Et puis, plus rien. Route fermée. Demi-tour, « spasiba » (« merci ») et bonne année.

Une paix « qu'on n'a jamais connue »

Alors, depuis, grands ou petits, hébétés, inquiets, abrutis d'écran, d'alcool ou d'ennui, ils attendent. Dans les couloirs, les grands-mères tricotent ; sur les paliers, les hommes tapent le carton, trinquent et retrinquent à une paix « qu'on n'a jamais connue », et dans les escaliers, des gamins jouent au ping-pong et à poule-renard-vipère.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demandait Vladimir à Estragon dans le chef-d'œuvre de Beckett. « On attend » ; « On attend qui ? » ; « Godot ». Les Karabakhtis sont sonnés, KO. « C'est tellement absurde ! résume un jeune homme résigné. Un matin, tu pars travailler, et le soir, pouf, terminé. C'est comme ça, c'est les Turcs qui décident, c'est pas toi. »

« On ne s'y attendait pas, poursuit son voisin en hochant la tête. On ne comprend pas. Vous savez ce qu'il se passe, vous ? » « Et tout ça à cause de soi-disant manifestants écolos qui ressemblent plus à des forces spéciales turques qu'à des défenseurs de l'environnement azéris », enchaîne Anahit, accoudée au comptoir, un sourire épuisé sur le visage.



Goris ('Arménie), le 5 janvier 2023. Greta, jeune gymnaste, et sa mère, bloquées dans l'hôtel, passent le temps comme elles peuvent.

© Marine de Tilly

Loin de leurs foyers, de leurs familles, de leurs terres, ils parlent tous les jours au téléphone à ceux qui sont coincés « au-dedans ». « Les pharmacies sont vides, ils n'ont plus de pâtes et de riz, mais ils ont toujours de l'eau grâce à Dieu », marmonne Ohan, le livreur, dont le chargement de fruits et légumes est en train de pourrir au point de passage.

« Mon papa me manque », explique Greta, ravissante petite gymnaste de 8 ans, partie faire une compétition à Erevan, la veille du blocus, « mais au moins, maman est là ». « Il faut en profiter », murmure un homme, comme pour ne pas effrayer la petite, à la table d'à côté, « tu vas voir que bientôt ils vont couper les lignes ! On aura même plus le droit de se parler ».

Et sa voisine de crier à travers la pièce : « De toute façon, ils veulent nous tuer, ces "Turcs du Caucase", comme disait ma grand-mère. Ils veulent nous épuiser, nous briser, par tous les moyens, depuis cent ans. Et à force, ils y arrivent. »

Les évadés, déjà légendaires

Nuit et jour, dans les couloirs marbrés de l'hôtel Goris, on entend l'écho des éclats de rire, de colère ou de larmes des Karabakthis encore une fois punis par les Azéris. On devise sur la lâcheté des nouveaux traîtres,

les « Turcs blancs » (les Russes), sur le jour de la réouverture – demain, après Noël, jamais... –, sur les évadés de l'hôtel, déjà légendaires, partis à pied dans la montagne et qui auraient héroïquement contourné soixante kilomètres de mines, six checkpoints russes et autant de postes azéris.

Il y a les moments d'orgueil et de grâce, où l'on est tenté de lutter, de résister, de camper au barrage en plein vent et par - 10 degrés avec quatre militants d'Erevan. De vaillants « forceurs de blocus » Jules-Verniens qui ont combattu en 2020 et n'ont pas renoncé, qui veulent en découdre, qui n'attendent ni discours européen ni forces d'interposition russe mais des armes pour lutter, se défendre et construire un avenir arménien « sans personne pour venir [les] sauver ».



Goris (Arménie), le 6 janvier 2023, près de la frontière avec l'Azerbaïdjan, des militants venus d'Erevan se retrouvent, la nuit, par - 10 degrés. © Marine de Tilly

Parfois, des poings se lèvent. « Nous sommes le peuple des montagnes », entend-on à la fin d'un énième toast de Noël (fêté ici le 6 janvier), « nous sommes les gardiens de la terre ». La célèbre sculpture de Stepanakert (représentant les bustes de deux paysans aux visages stylisés), devenue le symbole de la République autoproclamée, est plantée dans tous les cœurs comme dans la terre. Mais comme l'observe un jeune habitant un peu saoul à cette heure : « Elle a la tête, mais plus les jambes ! »

« C'est fini l'Arménie »

Il y a les jours de courage et il y a ceux, plus nombreux, de désespoir, de douleurs vives ou enfouies, et de chagrins inguérissables. « On a un mur derrière et des montagnes devant, résume Mher, un visiteur de Vorotan, venu soutenir ses frères kharabakthis à la veille de Noël. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? On est comme des insectes pris dans des mâchoires qui se referment. » « Nous n'existons plus, soupire Anahit. C'est fini l'Arménie. Quant à l'Artsakh, ce n'était qu'un mirage. Il n'y a que nos morts qui vivront là-bas pour toujours. »

Tard, le soir, à l'hôtel Goris, les volontés s'épuisent, les corps s'enivrent, les esprits s'échauffent et les poings se défoulent, parfois. Ça traficote de la vodka et des cigarettes, du shampoing, quelques attentions ou des crayons de couleur. Et ça finit bien, ou mal.

Les nuits sont longues loin des siens, à quelques kilomètres infranchissables de chez soi. Longues et hantées par la voix lancinante de Karina, qui attend toujours sa séance de chimio et répète, en boucle, en larmes, jusqu'à la folie : « C'est un génocide, psychologique cette fois. Après nous avoir traqués pendant cent ans, après nous avoir bombardés, volés, humiliés, après avoir tué nos pères, nos frères et nos fils, voilà qu'ils nous affament, nous séparent et nous déchirent, même vivants. C'est un génocide psychologique je vous dis. »

L'agenda pour la paix dans la région est-il l'anéantissement plus ou moins silencieux de la République du Haut-Karabakh et de celle de l'Arménie ? Dans le corridor de Latchine, les gardiens de la paix russe ne gardent pas la paix. Les soldats turco-azéris ne font pas la guerre. Le monde regarde ailleurs. Les Arméniens attendent. Et la vieille Karina radote, dans le silence immense d'un hôtel, que « c'est un génocide ». « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde », disait Camus.

En Arménie, Noël à l'ombre de la guerre

REPORTAGE - Les villageois de Khatchik fêtent le Noël arménien en redoutant de nouvelles attaques de l'Azerbaïdjan, qui poursuit son blocus de l'Artsakh.

Envoyé spécial à Khatchik

La frontière de l'Azerbaïdjan n'est qu'à quelques centaines de mètres en contrebas, au bout des champs que surplombent les maisons. «*D'habitude, à Noël, ils sont couverts de neige*», note le maire, mais sur la terre nue on distingue clairement l'ultime sillon des labours. «*Cesser de les cultiver, ce serait céder du terrain*», explique-t-il en assurant que ses administrés font même pousser du raisin malgré les hivers rigoureux.

Ils continuent à s'aventurer au milieu des postes de défense des soldats pour marquer de leur sueur la frontière. Ces derniers mois, l'armée azerbaïdjanaise n'hésite pourtant pas à faire feu à l'occasion. La voiture du maire a été prise pour cible et touchée par balle.

L'église, un pilier «au cœur de la communauté»

Le bourg de Khatchik est perché à 1800 mètres d'altitude au-dessus du Nakhitchevan, cette exclave azérie contiguë à l'Iran et à la Turquie. En ce 5 janvier, veille de Noël, les villageois se pressent dans la petite église. Un édifice millénaire comme partout dans ces massifs à la chrétienté originelle.

Si bien que l'Église arménienne célèbre la nativité le 6 janvier, tenant cette date pour l'authentique anniversaire de la naissance du Christ. Le 25 décembre des catholiques résulterait d'une convergence avec les anciennes traditions païennes liées au solstice d'hiver. L'Église arménienne, elle, n'est ni de Rome ni même orthodoxe et dite apostolique, fidèle aux premiers rites.

» **LIRE AUSSI - Arménie: 100 ans de solitude**

À Erevan, la capitale, les nouvelles générations ont parfois la foi moins démonstrative. Sans compter que l'héritage soviétique a relégué Noël au second plan, derrière le Nouvel An. Mais à Khatchik comme partout, l'église reste un pilier «*au cœur de la communauté*», reprend le maire.

Dans ce village aux premières loges, les militaires en font plus que jamais partie même s'ils viennent de tout le pays. Une trentaine de conscrits aux visages juvéniles dépassant de parkas kaki viennent se ranger au fond de l'église. Devant eux, les paysans râblés, les enfants aux tignasses ébène et les femmes parées de châles.

Une pensée pour l'Artsakh soumis à un blocus

Le père Hovhannes Matevosyan, qui officie, n'est autre que l'aumônier militaire du district. Le jeune prêtre partage son temps entre les paroisses et les garnisons de son district. Coiffé d'une mitre, il semble ne jamais cesser de chanter tout le long d'une célébration multipliant les signes de croix. Le chœur du village, nourrissons dans les bras, lui répond sous les voûtes de pierre et dans le parfum des encens.

» **LIRE AUSSI - Tigrane Yégavian: «L'Arménie et l'Artsakh font face à une menace existentielle»**

Puis le père Hovhannes cesse de réciter pour s'adresser à ses fidèles. Il appelle à prier pour la paix, pour la libération des soldats faits prisonniers par l'Azer-

baïdjan ces deux dernières années ou pour leurs frères d'Artsakh soumis à un blocus depuis près d'un mois.

120.000 personnes, dont un quart d'enfants, subissent les pénuries de tout ordre orchestrées par Bakou en plein hiver. Le père Hovhannes connaît l'Artsakh, il était sur le front en 2020 «avec ses soldats» quand l'Azerbaïdjan a reconquis l'essentiel de ce territoire disputé. Malgré les atrocités, il émane de lui une surprenante douceur.

Un triste anniversaire pour le mont Ararat

Le Noël arménien se conclut par un ballet de bougies. Chacun est invité à allumer un cierge et à ramener le feu de Noël jusque dans son foyer. Les soldats se retournent tour à tour sur le seuil de l'église en se signant une dernière fois. L'obscurité tombe sur le village Khatchik. On ne distingue plus, au loin, que le cône du mont Ararat se découpant sur l'horizon orangé.

» **LIRE AUSSI - Le corridor reliant l'Arménie au Haut-Karabakh bloqué par des activistes azéris**

Cela fera un siècle cette année que la montagne presque sacrée des Arméniens se trouve en territoire turc. Un triste anniversaire pour une nation de nouveau victime de l'aversion de son puissant voisin, soutien de l'Azerbaïdjan. Les habitants de Khatchik se dispersent et les lueurs des bougies s'éparpillent dans la nuit.

Le père Hovhannes sort à son tour et referme la porte en bois de l'église. La température a chuté sous le zéro. Il revêt une veste kaki ornée du tricolore rouge-bleu-orange de l'Arménie. On voit toujours la robe qui lui couvre les jambes. «Les Azéris visent les prêtres quand ils les reconnaissent. L'un de nous a été tué en septembre dernier par un sniper», confie-t-il.

Et quand on lui demande si l'Arménie, nation chrétienne, est menacée comme telle, il répond sans ambages: «Nous entretenons de bonnes relations avec d'autres pays musulmans, mais pour les turco-azéris, c'est une guerre de religion». Il s'interrompt et emboîte le pas aux soldats - dont un yazidi - pour passer le réveillon avec ses ouailles sur le qui-vive. «Chacun d'eux sait qu'une attaque peut survenir à tout instant.»

Des remises en question en vue

C'est le premier Noël depuis les incursions des forces azerbaïdjanaises en territoire arménien de septembre 2022. Après l'Artsakh, Bakou n'hésite plus à remettre en question la cartographie héritée de l'URSS.

Les Arméniens s'attendent désormais à toute remise en question de leurs frontières. Même ici, du côté du Nakhitchevan où l'Azerbaïdjan a mené des exercices militaires conjoints avec la Turquie. À Khatchik, on espère que les positions hautes dissuaderont l'ennemi, mais ailleurs? L'espoir de Noël, c'est que l'Arménie ne se trouve pas amputée d'un nouveau pan de sa forteresse de montagnes.

À VOIR AUSSI - Arménie: histoire d'un peuple menacé

par 497037 Gras Cédric Gras, Cédric



«L'Azerbaïdjan et la Turquie ont acheté des compagnies, des historiens, des députés européens pour servir leur propagande»

ENTRETIEN - Alors que les Arméniens célèbrent Noël, le représentant de l'Église apostolique arménienne au Vatican, l'archevêque Khajag Barsamian, dénonce le blocus de l'unique route reliant le Haut-Karabakh au monde extérieur.

L'Église apostolique arménienne fait partie des «Églises orthodoxes orientales». Au même titre que les syriaques, coptes et guèzes, elle reconnaît seulement trois conciles - quand l'Église catholique en compte 21 - mais se considère autant catholique qu'orthodoxe.

LE FIGARO. - Pourquoi les Arméniens fêtent-ils Noël le 6 janvier ?

Khajag BARSAMIAN. - C'est la plus ancienne tradition de la chrétienté que de célébrer la nativité et le baptême du Christ le même jour. Si l'Église catholique a choisi de séparer les deux, nous avons choisi, en Arménie, de garder cette même date pour fêter les deux événements. Le 25 décembre, la plupart des Arméniens se rassemblent et échangent des cadeaux. Le 6 janvier est la célébration plus religieuse où les Arméniens, même les moins pratiquants, viennent à la messe.

Quel est votre rôle au Vatican ?

Avant 2018, il n'y avait pas de représentant de l'Église apostolique arménienne à Rome. Ayant gardé de proches relations avec le Vatican depuis mon passage à l'Institut pontifical oriental, j'ai donc demandé au catholicos (*chef de l'Église arménienne, NDLR*) d'ouvrir une représentation auprès du Saint-Siège. Il a écrit au pape François qui a répondu positivement.

Mon rôle, en lien notamment avec le Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, est d'approfondir la relation entre nos deux Églises, qui est déjà forte. Deux papes ont déjà visité l'Arménie, Jean-Paul II en 2001, et le pape François en 2016.

En Artsakh, 120.000 Arméniens sont bloqués par des pseudo-activistes azéris . Que pensez-vous du relatif silence du pape François ?

Quelques jours avant Noël, le pape a fait une déclaration très claire lors de son Angélus. Il a demandé que le corridor de Lachine soit rouvert et s'est dit «*préoccupé*» par le sort des habitants de l'Artsakh. Le Conseil œcuménique des Églises et d'autres responsables ont fait de même, mais que peuvent-ils faire de plus ? Malheureusement, tout cela est très politique. En politique, ce sont les intérêts qui commandent. L'Union européenne a besoin de l'Azerbaïdjan, voilà le problème. À quoi servirait que le pape réitère son message ? Parfois, plusieurs petites déclarations n'ont pas tant de force qu'une seule.

» **LIRE AUSSI** - Arménie : ces nébuleux «éco-activistes» qui bloquent le corridor de Lachine

Je pense que l'Arménie peut faire davantage de son côté, notamment en adoptant une meilleure stratégie diplomatique. Objectivement, l'Azerbaïdjan et la Turquie ont monté une diplomatie redoutable à l'heure actuelle. L'Azerbaïdjan achète tout le monde, journalistes, politiciens, y compris les historiens pour prouver que l'Artsakh lui a toujours appartenu. Ankara possède pour sa part un vaste réseau d'agents diplomatiques bien rodés, et possède

aussi beaucoup d'argent. Avec l'argent, ils achètent des compagnies internationales, des politiciens, des députés européens pour leur propagande. En novembre, Ursula von der Leyen déclarait que l'Azerbaïdjan était un partenaire «*fiable et digne de confiance*» ! Un partenaire de confiance, vraiment ? Aliev est l'opposé de la démocratie. Il utilise l'Artsakh pour cacher les failles de sa politique interne, qui est un régime d'oppression, sans liberté. Il est clair que la présidente de la Commission européenne a juste besoin de gaz !

En Arménie, que peut l'Église dans ce genre de crise ?

Sur le blocage du corridor, l'Église apostolique arménienne a fait son possible. Le catholicos a adressé un courrier aux leaders religieux, au pape, au patriarche œcuménique et à celui de Moscou. Les différents diocèses de la diaspora se mobilisent également. Nous apportons aussi un soutien aux personnes dans le besoin, matériel mais aussi spirituel. Depuis la guerre de 2020, de nombreuses familles ont perdu leur mari, leur fils ou leur père, et ont besoin d'un soutien.

Le Primat en Artsakh est très actif, très engagé. Nous échangeons régulièrement.. Il était en Italie il y a quelques mois et a donné des interviews aux médias italiens pour appeler à aider les habitants du Nagorny-Karabagh. Il était inquiet. Tout le monde s'inquiète de la situation, évidemment, depuis le cessez-le-feu de 2020 qui n'a jamais établi clairement les choses.

Que faut-il faire selon vous ?

Selon moi, si vous voulez résoudre un problème, il faut parler face à face, les yeux dans les yeux, et négocier. Je sais que c'est difficile, mais prendre les armes ne tuera que plus de gens encore. La vie est un cadeau de Dieu. Que vous soyez Arménien, Turc, Azerbaïdjanais ou Français, vous êtes la création de Dieu !

Un dialogue avec l'Azerbaïdjan ?

Rien n'est impossible si vous croyez en quelque chose. Nous, nous croyons que nous sommes créés à l'image de Dieu, qu'Il nous donne une force. Nous croyons aux miracles, et ce sont les humains eux-mêmes qui font les miracles. Si nous suivons l'exemple du Christ en tant que chrétiens, nous voyons que dans la Bible, les Pharisiens mal intentionnés interrogent Jésus, et qu'il leur répond sans discrimination ! Je sais que ce n'est pas facile. Les gens peuvent être de mauvaise foi, mais avec l'amour, les choses deviennent possibles.

Noël peut ainsi apporter l'espoir. N'oublions jamais qui est le Christ et ce qu'il peut nous apporter. À Noël, les anges ont annoncé la paix pour «*les hommes de bonne volonté*». Et Jésus est la source de la bonne volonté.

Craignez-vous pour l'avenir de l'Église Arménienne ?

Notre Église est face à un défi de vocations. Lors du génocide arménien, 4000 membres du clergé ont été massacrés. C'étaient les meilleurs, les grands intellectuels et les plus fervents. Par la suite, sous le contrôle de l'URSS, des milliers d'autres ont été assassinés. À Etchmiadzine, les Soviétiques ont même tué notre catholicos Khoren Ier. Tout cela fait qu'aujourd'hui, il nous reste 1000 prêtres maximum. C'est largement insuffisant pour répondre aux besoins spirituels des Arméniens, en Arménie et dans la diaspora.

À VOIR AUSSI - Azerbaïdjan: les manifestants nient bloquer la seule route qui relie l'Arménie au Nagorny Karabakh



Azerbaïdjan: les manifestants nient bloquer la seule route qui relie l'Arménie au Nagorny Karabakh
Azerbaïdjan: les manifestants nient bloquer la seule route qui relie l'Arménie au Nagorny Karabakh

Azerbaïdjan: les manifestants nient bloquer la seule route qui relie l'Arménie au Nagorny Karabakh

par 500552 Pierson Elisabeth epierson@lefigaro.fr



Il faut dénoncer le blocus du Karabakh au nom de la sécurité de l'Europe

Opinion

On en parle peu, et c'est regrettable : l'Azerbaïdjan a mis en place le 12 décembre dernier un blocus total de la population arménienne du Haut-Karabakh. Après 20 jours de blocus, les vivres manquent dans les magasins et les médicaments dans les hôpitaux. Des malades et blessés dans un état critique ne peuvent accéder aux soins nécessaires. Les ONG, la France, les USA et d'autres craignent une catastrophe humanitaire.

Ce n'est pas la première fois que le Haut-Karabakh est soumis à un blocus ; les précédents furent lourds de conséquences.

Au cœur de l'hiver 1990, l'Azerbaïdjan, déjà, resserrait l'étau sur ce territoire montagneux de 150 000 habitants. Deux années avant la première guerre du Haut-Karabakh, le Parlement européen exigeait "la levée complète et immédiate du blocus imposé à l'Arménie et au Haut-Karabakh". Il dénonçait également la série de pogroms commis contre les Arméniens dans différentes villes d'Azerbaïdjan. Mais le blocus fut maintenu et l'Azerbaïdjan passa à l'offensive : la guerre qui suivit fit plus de 30 000 morts, mais la population arménienne sut résister.

C'est la même mécanique qu'a récemment enclenchée l'Azerbaïdjan ; elle aura sans doute les mêmes conséquences. Comme en 1990, la Russie est affaiblie, la Turquie encourage l'Azerbaïdjan dans sa fuite en avant et les Arméniens sont acculés et sans alliés. Comme en 1990, l'Europe a d'autres priorités : les guerres en Irak et en Yougoslavie

alors, l'Ukraine aujourd'hui.

Il a certes été décrété dès la dissolution de l'URSS que les frontières tracées par Staline seraient respectées, aussi arbitraires soient-elles. Les Arméniens du Haut-Karabakh se retrouvaient donc dans cet Azerbaïdjan qui montrait, par les paroles et par les actes, qu'il souhaitait leur disparition.

Au nom du maintien de ces frontières internes à l'URSS, les États européens ne dénoncèrent ni la guerre de 2020, ni celle de 1991 à 1994 contre les Arméniens du Karabakh. L'interprétation du droit international qui domine dans les chancelleries veut, en effet, qu'on ne puisse reprocher à l'Azerbaïdjan d'attaquer un territoire qui lui appartiendrait de droit, quel que soit le sort qu'il réserve à sa population.

Or, en 2023 comme en 1990, les intentions de l'Azerbaïdjan à l'égard des Arméniens du Haut-Karabakh sont manifestes. Jusqu'à présent, aucun dirigeant européen n'a émis d'objection à ce projet, envoyé d'avertissement à l'Azerbaïdjan ou menacé de mettre en place des sanctions. Alors, pourquoi se gêner ?

Si l'Europe continue de se taire, le dictateur de Bakou achèvera le nettoyage ethnique entamé il y a 30 ans en Azerbaïdjan et qu'il a poursuivi dans le sillage de la guerre de 2020 dans les territoires reconquis. À moins que les Arméniens ne parviennent à nouveau à résister. Dans ce cas, nos juristes leur donneront-ils à nouveau tort de ne pas accepter l'intégrité territoriale d'un État qui

veut les faire disparaître ?

L'Europe doit user de son influence

Si, en revanche, c'est la paix que l'on recherche, la solution saute aux yeux. L'Europe doit user de son influence pour exiger de l'Azerbaïdjan qu'il démontre qu'il est capable de respecter les droits fondamentaux de la population arménienne du Haut-Karabakh – y compris le droit de continuer à vivre sur ses terres.

Si l'Europe reste une fois de plus indifférente et passive alors que s'enclenche une nouvelle escalade, les Arméniens ne seraient pas les seuls à en payer le prix. Après que l'Azerbaïdjan et la Turquie eurent déclenché la guerre contre le Haut-Karabakh en septembre 2020, le président arménien Armen Sarkissian s'était rendu à Bruxelles pour tenter de faire intervenir l'Otan en faveur de la paix. Il déclarait alors : "Vous ne le voyez peut-être pas clairement, mais il y a un autre désastre [que le virus du Covid] qui vous arrive, du Caucase cette fois ; ce n'est pas un virus biologique, c'est le virus de l'instabilité et de la guerre." (1) Quinze mois plus tard, la guerre arrivait en Ukraine.

Le président arménien expliquait que "ces actions de la part de la Turquie nuiront à l'Otan, à son prestige et à l'idée même qu'il s'agit d'une alliance défensive". Le Caucase a en effet plus d'importance stratégique qu'on ne lui en attribue généralement en Europe. L'intervention turque de 2020 y a changé la donne, puisqu'elle constituait l'irruption sans précédent d'une puissance de l'Otan dans le pré

carré de la Russie. De plus, l'établissement d'une présence turque dans cette région ouvrirait à ce pays l'ensemble de la vaste Asie centrale turcophone, ce qui constitue de toute évidence une menace stratégique majeure pour la Russie. Il est donc très probable que cette évolution ait contribué à la fébrilité de Moscou à l'égard de l'Otan dans les autres pays de son voisinage proche, et tout particulièrement en Ukraine.

L'Europe a eu plus de 30 ans pour comprendre la nature du conflit du Haut-Karabakh et ses ramifications dans le reste de l'Europe. Elle n'a plus aujourd'hui l'excuse de l'impréparation, de la surprise ou de l'ignorance.

La Russie est occupée en Ukraine et semble actuellement impotente au Caucase. Une intervention américaine semble peu probable. Seuls les Européens sont en mesure de refré-

ner les ardeurs du dictateur de Bakou et de ses protecteurs à Ankara. L'Europe nous surprendra-t-elle par un sursaut volontariste en défense de la démocratie, du droit et de la paix, ce sursaut auquel appelait récemment dans *La Libre*, Arthur de Liedekerke (29/12) ?

(1) Armenian president wants NATO to explain Turkish involvement in Nagorno-Karabakh – POLITICO ■



«Toutes nos prières vont vers ceux qui sont coincés au Haut-Karabakh» : les Arméniens de France fêtent Noël dans l'inquiétude

REPORTAGE – Depuis le 12 décembre dernier, le corridor de Latchine, unique route reliant le Haut-Karabakh au reste de l'Arménie, est fermé par les Azéris, empêchant ainsi 120.000 Arméniens dont 30.000 enfants de rentrer chez eux.

Alors que le ciel est maussade ce vendredi 6 janvier, il règne une forme d'euphorie dans un coin du 8^e arrondissement de Paris. À quelques pas des Champs Élysées, lovée rue Goujon, la cathédrale Saint Jean-Baptiste accueille les fidèles. En cette période, l'Église arménienne brille de mille feux. En ce jour de Noël, selon le calendrier orthodoxe, douze jours après la célébration de la Nativité dans le culte romain, les clochettes tintent de toute part à l'arrivée du primat du diocèse de France : le très révérend Père Krikor Khachatryan.

Paré d'une longue chape rouge et dorée, l'archevêque arménien s'avance dans la nef de cette cathédrale, dont la taille s'apparente davantage à celle d'une chapelle. Une puissante voix d'homme s'élève de derrière l'autel, caché par un épais rideau bleu roi, entonnant un chant mélismatique. Le primat est entouré de prêtres et servants d'autel, eux aussi drapés d'or et de rouge. L'un d'eux encense l'assemblée composée d'une centaine de personnes.

» **LIRE AUSSI** - «L'Azerbaïdjan et la Turquie ont acheté des compagnies, des historiens, des députés européens pour servir leur propagande»

La communauté arménienne de France a mis ses habits de fête. La plupart des femmes ont couvert leurs cheveux d'un petit foulard de soie colorée... Mais les visages sont fermés, les regards sont parfois absents... Indéniablement tous pensent à la fermeture du Corridor de Latchine intervenu le 12 décembre dernier.

Sous un nuage d'encens, à la douce odeur de parfum, le primat entame sa messe en rappelant la détresse des 120.000 Arméniens de l'Artsakh, privés de rentrer chez eux par le blocus des Azéris. «*Nous devons rester unis, poursuit-il après la célébration auprès du Figaro. Ce sont nos frères, l'unité est notre force, à condition de laisser de côté les différences politiques.*»

«Il faut montrer qu'on peut exister»

C'est donc avec le cœur rempli d'inquiétude que les Arméniens célèbrent Noël cette année. «*Toutes nos pensées, nos prières vont vers ceux qui sont coincés là-bas*», lance Arevik, venue avec sa cousine et son fils de cinq ans et demi. Pour cette Arménienne, exerçant le métier d'architecte en France, il était important de se rendre à l'église en ce jour de Noël. «*Je viens tous les ans mais cette année, il faut vraiment prier pour ce qu'il se passe là-bas.*»

Une nécessité partagée par Dzovinar, quarantenaire. «*Cette situation est intolérable, s'agace cette dernière, mère de trois enfants. Venir ici, c'est montrer qu'on peut exister et se soutenir.*» Dans la culture arménienne, la religion a toute sa place. «*C'est un lieu de rendez-vous, note le très révérent Père Krikor Khachatryan. À l'étranger, les Arméniens savent qu'ils pourront toujours trouver une aide précieuse à l'église.*»

» **LIRE AUSSI** - Davit Bek, le cavalier vengeur de l'Arménie
Beaucoup ont de la famille, des amis, de l'autre côté de la mer Noire. «*On est très inquiets, poursuit Arevik, qui a foulé encore cet été cette terre qui est la sienne et qu'elle aime tant. Même si la guerre n'est pas directe, elle est tout aussi violente et se fait dans le silence général.*» Quelques mètres plus loin, délicatement emmitouflé dans un trench beige, Jyrayr reste silencieux. Pour autant, malgré ses 76 ans, il affirme «*être prêt à se rendre sur place, s'il le faut*». Myriam et Dzovinar partagent sa position. «*Pour défendre ce peuple meurtri*». En attendant, ils repartent chez eux avec un petit flacon d'eau bénite. À la fin de la messe, le très révérend Père Krikor Khachatryan a invité tous les fidèles à venir se prosterner devant la croix et à récupérer ces quelques millilitres, à déposer dans son jardin, son coin prière ou simplement pour bénir la maison. Si certains comme Myriam et Dzovinar ont fêté Noël la veille autour d'une belle table aux mets arméniens, d'autres ont le cœur trop lourd pour se réjouir. «*On vit surtout dans l'espoir qu'un jour on nous annonce la fin du blocus*», reconnaît le primat. Arevik et son fils n'ont rien prévu pour cette journée spéciale, «*le plus important était de prier pour nos frères là-bas*». Toutefois, tous espèrent que la lumière de Noël brillera cette année, encore plus forte que les autres, pour illuminer les décisions des dirigeants et apporter une solution de paix.

À VOIR AUSSI - Arménie : histoire d'un peuple menacé



Arménie : histoire d'un peuple menacé Arménie : histoire d'un peuple menacé

Arménie : histoire d'un peuple menacé

par 500122 Michalik Marie-Liévine mlmichalik@lefigaro.fr



Fermeture du corridor de Latchine : des habitants du Haut-Karabakh coincés en Arménie

Publié le : Modifié le : Page non trouvée Le contenu auquel vous tentez d'accéder n'existe pas ou n'est plus disponible.



https://s.france24.com/media/display/054b5af4-8e7e-11ed-b2aa-005056bf30b7/w:1280/p:16x9/FR_20230107_091045_091251_CS.jpg

